

Richard Abibon

La machine à rêves

A propos de « The room », « High Life », et « Midnight sky »

The room

Un jeune couple s'installe à la campagne, dans une grande maison. Pendant les travaux de rafraîchissement, en enlevant une vieille tapisserie, le monsieur découvre une étrange porte en métal ouvragé. A la bizarre serrure lui semble correspondre deux bouts de ferrailles qu'il a jetés peu auparavant. Dedans, rien. Une chambre vide, quoi. Mais le soir, quand, épuisé par l'effort de la journée il éponge le fond d'une bouteille de whisky et qu'il soupire : je voudrais bien une nouvelle bouteille, celle-ci apparaît aussitôt devant lui. Stupéfait, il essaye à nouveau, avec plein de trucs différents. Le voilà possesseur d'un bon paquet de dollars, de la Joconde, de quelques Rubens... monsieur est artiste.

Il en fait part à sa femme, et pendant quelques temps ils vont vivre une vie d'opulence, avec les meilleurs champagnes, les meilleurs caviars, les pluies de diamants, les beaux costumes et les tenues extravagantes, les plus belles toiles de l'histoire de l'art. Ils n'ont plus besoin de sortir, ils vivent dans leur bulle, la maison avec la chambre qui réalise tous les désirs. Lui artiste, n'avait pas de boulot fixe, mais elle laisse tomber son boulot extérieur, à quoi bon ?

Et puis tout lasse. Quand on a tout, que peut-on désirer encore ? comme le disait Schopenhauer, si le manque entraîne l'insatisfaction, la satisfaction apporte l'ennui.

Mais si, quelque chose manque encore : un bébé ! idée de l'épouse évidemment, que le mari tente de contrer comme dans (presque) tous les couples. Et puis, argumente-t-il, la chambre donne des objets, pas des êtres vivants !

Profitant de ce qu'il a le dos tourné, elle demande le bébé. Elle l'obtient ! pas de grossesse, pas d'accouchement douloureux, un beau bébé tout fait et tout vivant !

Justement, pour la première fois, le mari était allé faire un tour en ville. S'arrêtant à la pompe pour faire de l'essence, au moment où il cherche des dollars dans ses poches, il ne trouve que du sable.

Vous imaginez avec le bébé ? Conclusion : il ne faudra jamais qu'il sorte de la maison. Il a du mal à convaincre sa femme. Pour tester, celle-ci sort quelques minutes avec le bébé dans les bras. Sous ses yeux elle le voit grandir à toute vitesse. Elle se dépêche de rentrer au moment où il a l'apparence d'un enfant de huit ans.

C'est là que je commence à comprendre : la maison est une métaphore de l'appareil psychique. La chambre aux désirs est desservie par une énorme machine enfouie dans les sous-sols. Ses ramifications câblées courent dans toute la maison, dans les murs, les planchers, partout. Ça ressemble au cerveau avec ses connexions neuronales, la maison étant le corps. Évidemment à l'intérieur du corps, dans nos fantasmes, nous pouvons tout faire. Mais si nous sortons dans la réalité, nous devons laisser tomber cette fantasmagorie, sous peine de mort.

Pendant pas mal d'années, j'ai perçu dans mes rêves de telles machines. C'était des usines, des chantiers, des engins de chantier, des outils, des ordinateurs, des caméras, des appareils photos, des appareils à reproduire le son : tout ce qui permet de façonner des objets et des pensées, en bref, des représentations. J'en avais conclu que l'appareil psychique se

représentait lui-même de la sorte. Une machine à construire les représentations, l'ultime représentation étant la représentation de la machine elle-même.

On se retrouve dans le cadre de ce que Russel appelait les ensembles non-normaux, c'est-à-dire les ensembles qui se contiennent eux-mêmes. Les ensembles normaux sont ceux qui ne se contiennent pas eux-mêmes : l'ensemble des lapins n'est pas un lapin, c'est une idée. Mais l'ensemble des représentations est lui-même une représentation. Il se contient lui-même. De plus, en tant que créature de la machine à faire des représentations, il inclut une représentation du créateur, la machine à faire des représentations. Cette représentation du créateur est elle-même une créature.

Rétrospectivement, cela me fait penser que la maison pouvait représenter le paradis terrestre, avec Adam et Ève qui ont tout et n'ont nul désir, tous les manques étant comblés. Ah, non, ils n'ont pas tout : ils n'ont pas le droit de toucher à l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Donc fatalement, c'est ça qu'ils désirent, puisque seul le manque génère le désir. Ce dernier se présente sous la forme du serpent, c'est-à-dire le phallus : celui qu'Ève n'a pas et voudrait bien se procurer sous la forme d'un substitut.

Le transgenre n'étant pas encore à la mode dans le paradis terrestre, il reste la possibilité d'être « comme des dieux », ainsi que le promet le serpent. Et c'est quoi, ça : « être comme des dieux » ? c'est la possibilité d'engendrer des représentations, c'est-à-dire tout simplement d'engendrer. Ce pourquoi Adam et Ève deviennent mortels : l'immortalité en passe désormais par la transmission. Faute de pouvoir attacher à son corps le dit serpent, s'impose la nécessité de faire des bébés en seul substitut possible du phallus perdu et décidément diabolique.

Nous parvenons à la limite, c'est-à-dire au paradoxe de Russell. La créature va devenir un créateur à son tour. Ce faisant il va falloir franchir la limite, c'est-à-dire celle du paradis terrestre, pour se retrouver dans le monde des ensembles normaux, là où les idées ne sont pas des choses, en gardant néanmoins à l'esprit (dans l'idée) que l'on peut continuer à fantasmer le paradis terrestre, où les mots deviennent encore des choses, mais à condition que ça reste dans la maison, c'est-à-dire dans la caboche, c'est-à-dire dans le rêve. Pour nous les humains, nous savons bien que ce n'est pas si simple et que cette question des limites se pose sans cesse.

Dès que nous avons un enfant, nous sommes obligés de lui imposer de ne pas toucher aux prises de courant, aux casseroles d'eau bouillante, et au fer à repasser en attente. Et surtout de ne pas toucher aux ascendants, sorte d'arbre de la connaissance du bien et du mal, par où la créature est advenue : elle ne doit pas se prendre pour le créateur, c'est-à-dire qu'il est interdit d'ensemencer maman en prenant la place de papa. Et comme à l'origine, ce manque devient le désir le plus cher qui ne cède à aucun raisonnement : vouloir faire partie de l'ensemble des créateurs, à la limite de l'ensemble non-normal, afin de s'engendrer comme créature.

D'où, dans mes rêves, ce que j'avais repéré comme des représentations de la machine à engendrer des représentations, elle-même évidemment engendrée par le dite machine, à la manière d'une bande de Moebius qui se mord la queue.

Depuis pas mal de temps, dans une limite que je ne parviens pas à repérer, je ne trouve plus de telles représentations dans mes rêves. Je n'en trouvais pas non plus dans la période d'avant, mais c'est peut-être que je n'avais pas encore appris à repérer cela. Par contre maintenant que je connais les différentes formes qu'elle peut prendre, je m'étonne de ne plus en trouver.

Donc, nonobstant l'idée qu'une nouvelle forme pourrait m'échapper encore (je n'y crois pas trop), je suis obligé de localiser dans le temps la présence de ces machines dans mes rêves, c'est-à-dire dans mon esprit. Je crois que ça correspond à l'époque où je me suis affranchi de Lacan et de toute forme de pensée antérieure, de tous les maîtres en qui j'ai pu faire confiance avant lui, jusqu'à mon père et ma mère. Cette période, avec le recul, je pourrais l'appeler la fin de mon analyse, ce qu'il faut immédiatement rectifier : en fait, le début d'une autoanalyse dans laquelle plus aucun maître ni analyste n'allait me donner de directives sur ce que je dois penser

et sur la façon dont je dois conduire ma vie. Je devenais créateur de mes propres représentations. Je cessais d'être seulement créature.

Pour dater ce passage, j'ai un repère assez précis : la parution de mon livre « Abords du Réel », qui rend compte d'un cheminement antérieur dans les rêves et dans l'œuvre de Freud et de Lacan. La discordance entre ces théories, surtout celle de Lacan, et ma pratique m'avait montré que j'étais capable de goûter au fruit de « l'arbre de la connaissance du bien et du mal », le cocotier qu'il est interdit de secouer dans le champ intellectuel. On ne contredit pas la parole des prophètes.

J'ai donc eu besoin, pendant un temps de me représenter cette machine qui fabriquait de nouvelles représentations, dont une représentation du sujet moi-même en train de fabriquer à la fois ces nouvelles représentations et cette représentation nouvelle de moi-même.

Mais depuis quelques temps, impossible à repérer précisément, ça n'apparaît plus. A l'inverse, les représentations de l'inceste et de la scène primitive sont toujours là, bien ancrées et indéboulonnables. La scène primitive, c'est cette représentation de l'auto-engendrement, plus sous forme de machine, mais bien d'acte sexuel avec maman, connue sous le nom d'Œdipe, ou de remontée dans le ventre de maman, version archaïque de l'Œdipe.

Peut-être que la machine avait bon dos : elle cachait la bête à deux dos, représentation beaucoup moins neutre, à la limite de la logique et à la limite entre le plaisir et l'angoisse.

« The Room » m'a remis devant le nez cette machine qui fut un temps la maîtresse de mon âme. Je me dis : c'est que je ne dois pas être le seul quand même ! Je le savais déjà en lisant les rêves des gens qui veulent bien les publier, sans compter ceux que j'entends dans le cadre d'une analyse, mais dont je ne peux faire état ici.

Reprenons le cours du film. L'enfant de 7 ou 8 ans qu'est devenu le bébé en quelques instants, se confronte à la limite des murs de la maison, qu'il n'a pas le droit de franchir. Il confronte aussi les parents à leurs propres limites. Ils ne sont plus au paradis terrestre, ils sont dans l'angoisse d'une échappatoire de leur enfant. Il est là, mais il pourrait manquer. Le manque réapparaît sous forme d'une absence fantomatique. L'homme le comprend très vite et explique à l'enfant qu'il n'est pas un vrai petit garçon : il est une illusion.

Néanmoins il crée déjà : il a transformé « la chambre » en forêt illimitée, avec chute de neige permanente par laquelle il peut créer, dans la limite de son âge, non pas un enfant, mais un bonhomme de neige.

Et nous retrouvons le paradoxe de Russell, comme tous les parents, qui sont confrontés, face à leurs enfants à la limite entre l'illusion qu'ils s'en font et la réalité de ce qu'ils sont. L'histoire de Sacha, qui fait encore se disputer toute la Francophonie, en témoigne aujourd'hui. Là, l'absence fantomatique d'un zizi qui en ferait une fille, se mesure à une réalité que certains veulent bien voir, d'autres pas : hors les murs de sa maison, il reste un garçon.

Mais c'est vrai pour tous les parents du monde, qui, quelque part, voudraient voir dans leurs enfants une pure créature, ce qui se heurte au désir de création de leurs enfants.

Comme ce qui manque est toujours le plus désirable, l'enfant ne désire qu'une chose : sortir de cette prison où les parents l'ont enfermé, ayant même muré les fenêtres avec des planches clouées à la hâte. Donc, fatalement, il y arrive et vieillit aussitôt de quelques années, avant que ses parents ne parviennent à lui faire réintégrer le logis.

J'y retrouve les désirs de ma mère qui, de son propre aveu, ne m'a jamais vu que comme un petit garçon de 5 ans. Toutes les nuances existent, mais toutes sont des variations de cet universel : le désir des mamans de garder leur enfant près d'elles, car ils sont le serpent de la bible, le phallus par lequel elles trouvent complétude.

En effet, plus je grandis, plus je m'éloigne de la maison, souhaitant trouver dans l'aventure les moyens de me substituer aux parents pour m'inventer une vie qui me soit propre. Le film inverse cette proposition dans une magie propre à l'univers cinématographique, proche de celui du rêve. Plus il s'éloigne, plus il vieillit.

Le voilà à quelques 18 ans. Un jeune homme qui a des pulsions sexuelles et qui trouve sa maman bien jolie, d'autant qu'elle, elle n'a pas eu le temps de vieillir. Nous y voilà. Il a passé l'âge de la création des bonhommes de neige. Enfermé qu'il est dans le désir de ses parents, comment trouverait-il à désirer ailleurs ? Quelquefois, ce genre de situation arrive dans la réalité. Donc puisque sa mère ne veut pas, il la viole. S'ensuit une bagarre, puis une course poursuite avec le père, incluant la traversée de « la chambre » devenue forêt. Nous constatons alors que, plus on s'éloigne de la maison dans cet espace vert imaginaire devenu réalité, plus on y retourne. C'est ainsi que, comme dans une bande de Möbius, plus je désire m'éloigner de maman plus j'y retourne sans m'en rendre compte. Plus je voudrais mon désir éloigné du sien, plus il s'y conforme. Heureusement, ce n'est pas toujours aussi mathématique. Mais dans ce film, vu la logique de la maison qui est la logique psychique la plus épurée, si. Un miroir passé de l'image à la réalité.

Sauf intervention du père dans une bagarre finale où, contrairement à Œdipe, c'est le fils qui meurt.

Tout semble rentrer dans l'ordre, les fantasmes ont été tués. Jusqu'à ce que la merveilleuse Olga Kurylenko, qui tient le rôle féminin, constate un « + » sur son test de grossesse.

Ya pas de doute : l'Œdipe, on ne s'en débarrasse pas, ainsi que je l'ai constaté pour moi-même. On peut croire avoir tué tous les démons et tous les serpents de l'enfer, ça revient. A charge pour nous de cesser de confondre le fantasme avec la réalité. Ce qui a la peau dure, c'est le fantasme. Ce qui peut cesser, avec grand soulagement, c'est la confusion avec la réalité. C'est le but de la psychanalyse.

Comment comprendre l'intention de Christian Volckman, le réalisateur ? A-t-il puisé dans le fond culturel de l'occident, c'est-à-dire la légende d'Œdipe universellement connue ? ou a-t-il pris dans sa tête, c'est-à-dire dans son histoire, la structure de son scénario ? et pourquoi pas les deux ? je me pose la question, pressé que je suis par les anti-psychanalyse qui ne cessent de me dire que l'Œdipe est une pure invention de Freud qui ne vaut que pour lui. Voilà au moins un film qui montre que ça vaut pour d'autres. Sinon pourquoi s'y intéresseraient-ils au point de s'y investir pour construire un film ? Et on sait à quel point cela demande de l'investissement personnel ! de même pourquoi tant de gens paieraient-ils pour voir ça, s'ils ne se sentaient pas le moins du monde concernés ? car pour aimer une œuvre, il faut bien qu'elle vous touche quelque part, même si on le dénie, invoquant le pur divertissement sans conséquence.

Ce film n'est pas le seul. Ça fait belle lurette que j'en analyse, des films de tous les continents, qui tous se ramènent à cette structure, selon les modalités les plus diverses. L'étonnant c'est que non seulement ça ne lasse pas, mais je m'émerveille d'y trouver des modalités toujours plus originales. Au fond, comme dans mes rêves qui, disant toujours la même chose, n'en trouvent pas moins des constructions toujours nouvelles pour le faire savoir.

High Life

Je pense au film de Claire Denis, dans lequel l'histoire, comme celle de Pearl, se passe à rebours : High Life. Dans un astronef à l'esthétique aussi cheap que crade, une bande de malfrats ont accepté la rédemption contre ce voyage sans retour vers l'exploration des trous noirs. Métaphore d'une société en déliquescence, ce microcosme fonce à sa perte en s'entretenant. Le trou noir attire toute la matière à lui et la détruit en se l'assimilant.

Dans cette microsociété, seule Juliette Binoche est un peu plus cultivée. Savant biologiste, mais néanmoins responsable du meurtre de son mari et de ses enfants, elle fait des expériences sur la reproduction de la vie in vitro. Elle recueille régulièrement le sperme des astronautes pour tenter de féconder des ovules prélevés sur les femelles du groupe. Dans cet

univers, il semble que ce soient les seules activités sexuelles. Elle cherche donc elle aussi à devenir créatrice après avoir été destructrice. La transgression des « lois de dieu » va plus loin : l'arbre de la connaissance prend ici tout son sens car c'est avec ses connaissances en biologie qu'elle veut créer, délaissant complètement les voies naturelles.

Néanmoins constatant l'échec de toutes ses tentatives, elle finit par en revenir à la bonne vieille méthode, mais par une nouvelle transgression. Ayant introduit un gaz soporifique dans la ventilation de l'astronef, elle viole un des astronautes endormis, recueille le sperme qui s'écoule sur sa cuisse et va l'injecter dans le vagin d'une plus jeune. Car pour elle visiblement, c'est râpé. Mais la voilà néanmoins créatrice, ayant utilisé comme des outils les corps des autres. Comme des marionnettes, comme parfois les parents utilisent les enfants dans leurs fantasmes et parfois dans la réalité.

C'est ainsi que s'ouvre le film : sur une étonnante séquence où le père et le bébé seuls survivants des tueries, discutent via un interphone tandis que le père répare un truc à l'extérieur de l'astronef. Elle est dedans (c'est une fille), il est dehors, comme un père écoutant avec ravissement les manifestations du bébé à l'intérieur du ventre de sa mère.

Après un tour, voilà l'humanité revenue au paradis terrestre, où le créateur côtoie la créature. Encore une fois comme dans une bande de Moebius, à la fin l'humanité rejoint son origine. S'ils veulent continuer, le père et la fille devenue grande à la fin du film, devront-ils en passer par l'inceste ? on ne saura pas, car ils partent explorer un trou noir. On peut l'entendre comme le trou noir de l'inceste, ou le trou noir de l'origine, l'arbre de la connaissance, le big bang, ou la fin de tout dans un big crunch, c'est comme on veut.

Ça fait encore un film sur l'Œdipe, avec les mêmes remarques que plus haut.

Midnight life

Je pense à « Midnight life », le film de Georges Clooney qui joue sur le même registre, celui de la fin de l'humanité dans une catastrophe écologique. Seul survivant dans une station scientifique en arctique, un vieux savant constate l'approche d'un astronef envoyé il y a des années explorer les possibilités de vie sur une lune de Jupiter. Tout le suspense réside dans son effort pour tenter de les joindre afin de les persuader de rebrousser chemin, car la vie sur terre n'est plus possible. Voilà qu'apparaît comme par miracle dans sa station scientifique une petite fille qui ne parle pas. Mais lui, il parle, il s'adresse à elle, s'occupe d'elle ; il l'adopte, en quelque sorte. Elle participe à toutes ses aventures.

Quand il parvient à entrer en contact avec l'astronef, il se rend compte que son capitaine, une femme, est une de ses anciennes étudiantes. Quelqu'un à qui il a passé son savoir et qui lui en est reconnaissante. Une autre fille adoptive, quoi. Et il y a bien une ressemblance entre la petite fille et cette adulte. C'est plus discret que chez Claire Denis. Mais c'est ce vieil homme, le créateur (George Clooney lui-même, barbe blanche, vieux et fatigué) qui donne l'impulsion à l'astronef pour repartir avec à son bord seulement un homme et une femme, sa fille en quelque sorte. Nouveaux Adam et Ève après le big crunch de l'humanité.

C'est vraiment plus discret parce qu'il faut franchir le pas de l'identification entre la petite fille et la femme adulte.

Mais prêtez attention à ceci. A un moment où ils sont perdus dans l'immensité arctique, ils trouvent un bâtiment métallique de recherche, abandonné. Ils s'y réfugient. En pleine nuit, ils sont réveillés par un brusque envahissement d'eau glacée. Métaphore du réchauffement climatique, ce caisson métallique était posé sur un lac gelé qui commence à fondre. Le vieil homme doit casser un hublot pour faire sortir d'abord la petite fille : métaphore d'une naissance, où il la sort de la poche des eaux. Il est donc bien le créateur. Ensuite il doit cependant y

retourner pour chercher l'appareil à assainissement du sang dont il a absolument besoin pour survivre.

Je me revois, comme dans mes rêves, aller chercher dans le ventre de ma mère le phallus que j'ai oublié et dont j'ai aussi absolument besoin pour survivre.

Ensuite, il faut franchir un deuxième pas. Il a vécu avec cette fille comme s'il l'avait élevée, la mettant au monde dans l'après coup de ce voyage arctique périlleux. L'inceste, ici, ne tient qu'à ce côtoiement métaphorique à l'intérieur du ventre de la même mère, dans le caisson submergé. Il l'y avait déposée, il l'en fait ressortir, et c'est aussi sa mère à lui, puisqu'il fait comme moi, il va y chercher le phallus oublié.

La métaphore de l'inceste s'arrête là puisqu'il confie la petite fille devenue grande à un autre homme afin de fonder l'humanité nouvelle sur une autre planète. Fantasme bien commun en fait, que celui de refaire le monde dans une version un peu meilleure, malgré la persistance des fantaisies Œdipiennes. A moins que ce ne soit grâce à elles, mais dans une adaptation aux contraintes de la réalité.

Ça fait donc trois films , aux modalités extrêmement diverses, qui traitent tous du même sujet : l'Œdipe et la scène primitive, soit la naissance du sujet avec la naissance de l'humanité, deux fois confondue avec sa fin.

Dimanche 10 janvier 2021